

## **Pauline Harvey. *Un Homme est une valse.***

*Roman. Montréal: Les Herbes rouges, 1992.*

**D**ans *Un Homme est une valse*, la narratrice, une écrivaine, fuit Montréal qu'elle n'aime plus, pour se réfugier au bord d'un lac. Là, elle reçoit d'une part des lettres étranges d'un étranger, Shelling, auxquelles elle va répondre, et d'autre part, elle fait la connaissance de Valentino Popofski avec qui elle passe des jours entiers à parler. Puis elle se retrouve seule, mais son intérêt pour l'art -- la danse, la peinture, la musique -- vont transformer sa vision de Montréal qu'elle retrouve brièvement. Elle le transforme en un lieu surréel, dans lequel elle peut trouver une expression nouvelle. Puis le départ des hommes laisse place à une certaine créativité nouvelle. «Je lui ai demandé de me prêter l'une de ses toiles. (...) J'y vois apparaître des personnages, la toile me raconte des histoires montréalaises très nouvelles et kaléidoscopiques» (p. 55).

Le roman est divisé en plusieurs lieux où la narratrice séjourne brièvement avec Shelling qu'elle décide de suivre pour vivre un amour étrange et exotique. Paris d'abord où elle cherche aussi un monde au-delà du réel. «Un Paris fantastique et sombre, étranger, où je gommerais tout ce qu'on m'a raconté, tout ce que je connais de cette ville» (p. 69). Ce sera ensuite l'Italie, puis Boston, haltes d'une longueur toujours incertaine, en route pour un autre voyage. Elle crée par l'écriture le monde qui n'existe pas mais qu'elle découvre. Le texte est jalonné de noms de peintres, de musiciens, tant passés que présents. «J'écoute un quatuor de Schumann joué par Glen Gould. (...) J'ai toujours la toile de Monet devant les yeux» (p. 73). Le monde de l'art devient plus réel que la réalité. Cette abstraction s'appelle pour la narratrice bonheur.

Le roman est décrit dans un style limpide, quasi conversationnel, qui prend parfois le ton d'un journal intime où la narratrice noterait ce qu'elle fait, remarque, pense, pêle-mêle. Elle y insère de longues divagations et tergiversations, dans une sorte d'écriture automatique, en attrapant au passage des impressions prises sur le vif.

Dans ce roman, le besoin de créer une perpétuelle nouveauté pour éviter l'ennui va de pair avec l'écriture qui n'est possible que dans ces conditions. Il en va de même pour l'amour entre les deux amants qui se quittent sans cesse pour mieux se retrouver. L'écriture d'*Un Homme est une valse* nous mène de chambre d'hôtel

en chambre d'hôtel, dans une errance constante, dans une recherche d'un au-delà de la monotonie. Et la vie elle-même devient une sorte de valse étourdissante.

Matine Jacquot  
Université Dalhousie